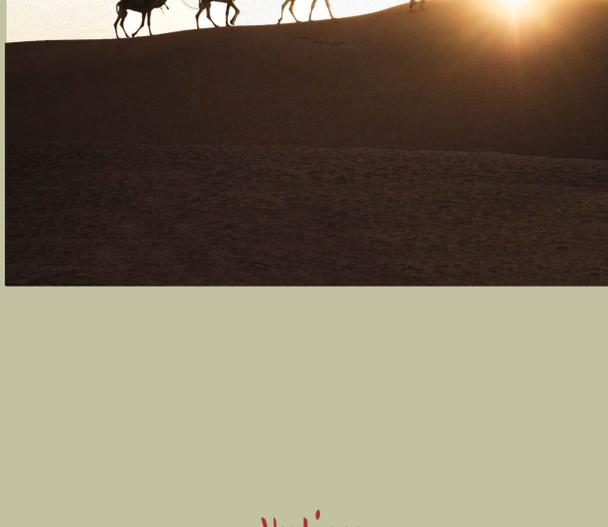


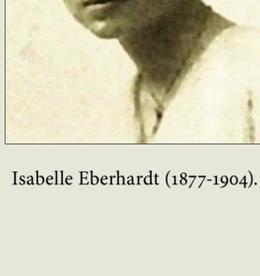
Isabelle Eberhardt

# Le Djich



Vertiges  
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Dans le désert marocain.



Isabelle Eberhardt (1877-1904).

## LE DJICH

**FRACTION** des Amourias dissidents, les Ouled Daoud n'étaient plus qu'une dizaine. Ils tenaient la montagne depuis des mois, affamés, guettant quelques maigres troupeaux à razzier.

Leurs loques avaient pris la teinte rougeâtre du sol. Des barbes incultes embroussaillaient leurs visages osseux brûlés par le soleil et le vent. Sur leurs *abégas* effrangés, sur les burnous fauves, de vieilles cartouchières en *filali* rouge serraient leurs ventres creux. Ils étaient misérables et farouches, méfiants comme les bêtes du désert, chassés par la faim et traqués.

Après l'affaire de Taghit, la route du Sud était devenue trop dangereuse pour eux et ils étaient remontés vers le Nord, rôdant autour des douars et des campements, surgissant partout où il y avait de la poudre.

Ils avaient horriblement souffert de la faim, serrés dans les gorges arides et dans les taillis de Beni-Smi.

Un jour, la chance était revenue et ils avaient enlevé quelques moutons et des chameaux près d'Ich. Alors ils étaient redescendus vers Figuig. À la nuit tombante, ils suivaient du côté de la vallée déserte les hautes murailles en *toub* fauves du Ksar d'Andarh'ir. Leurs yeux noirs s'ouvraient avides sur les jardins féconds, sur les grandes maisons en terre, closes et muettes, et une joie ravivait leurs prunelles de vautours.

Hautes et rondes, percées de petites meurtrières, les tours de garde en terre qui flanquent les murailles se dessinaient en or terne sur le rouge du soir finissant parmi les frondaisons immobiles des dattiers noirs. Au pied des remparts, en une vingtaine de tentes basses et grisâtres, était tapi le camp des Amourias, lieu de *pouillure* sauvage et de prostitution. De petits brasiers fumeux jetant des reflets d'incendie sur les tentes et sur les murailles montrant parfois dans l'ombre croissante des silhouettes noires de femmes drapées de loques sombres.

Le Djich famélique, tel un vol d'oiseaux de proie, vint s'abattre près des tentes, échangeant des salams joyeux avec les filles de leur race et les quelques maigres nomades étendus près des feux.

Des *djerids* secs jetés sur les cendres allumèrent brusquement une grande flamme très haute et très claire, toute droite dans l'air tranquille. Géantes, les ombres déformées des hommes et des choses dansèrent sur le fond terne de la poussière. Des voix et des cris de joie s'élevaient dans la joie du retour, de la sécurité provisoire de l'heure.

Les femmes maigres aux visages tatoués allaient et venaient, souhaitant la bienvenue aux rôdeurs, les reconnaissant, leur demandant des nouvelles de leurs compagnons. Et comme la plupart étaient morts, semant leurs ossements sans sépulture dans la montagne, les femmes appelaient sur les défunts la miséricorde divine.

Les Amourias se repurent avidement de couscous poivré où le sable croquait sous la dent, et de viandes maigres. Puis, gravement, ils préparèrent eux-mêmes le thé, besogne réservée aux hommes.

Leurs corps las se groupèrent sur de vieux tapis en des attitudes de bien-être. Pourtant, tous gardaient leurs fusils près d'eux par habitude et aussi parce que le Makhzen du pacha d'Oudark'ir, ami des chrétiens, était proche.

La flamme des brasiers promenait des reflets sanglants sur leurs visages desséchés aux profils de gorfaut; d'un grand nègre Khartami, qui s'était glissé parmi eux, on ne voyait que les globes blancs de ses yeux et l'éclat mat de ses dents.

On échangea les nouvelles du bled, répétant les histoires de pillages, exaltant la valeur des uns, maudissant la défection des autres. Dans tous ces discours, un nom revenait *souvement*, pieusement, évoquant le souvenir du maître, du cheik vénéré : Bou Amama. Chaque fois qu'on le nommait, toutes les dextres se portaient aux fronts et aux lèvres en signe de soumission et de respect. Et ce nom de Bou Amama revenait à chaque instant. Il y avait des Ouled Daoud et même de tout petits Amourias bronzés qui s'appelaient Bou Amama.

On but beaucoup de thé ce soir-là dans le camp des femmes. Puis un chant s'éleva, cadencé, monotone. La voix, à intervalle régulier, montait invraisemblablement en sonorités limpides de hautbois... puis lentement elle s'éteignait en une plainte désolée.

Les coupeurs de route disaient : « Hier, tout le jour, j'ai pleuré, j'ai gémé ; aujourd'hui le soleil s'est levé et j'ai souri. Notre pays est le pays de la poudre et nos tombeaux sont marqués dans le sable. » Et les petits Djouak en roseaux accompagnaient en sourdine de leur sussurrement l'immatérielle tristesse, le chant de mort des détresseurs.

Les heures muettes de la nuit s'avançaient ; les feux baissaient. Alors, lentement, avec des étirements de félins de leurs corps musclés, les Amourias se levèrent, suivant les femmes dans l'ombre chaude des tentes pour les étreintes ardentes après la longue chasteté de la guerre. Des bijoux d'argent cliquetèrent pendant un instant. Un vague murmure discret et voluptueux plana au-dessus des tentes sur le sort sauvage des nomades. Quelques bêlements plaintifs de brebis réveillées, quelques aboiements rauques des chiens inquiets au voisinage de tous ces étrangers.

Puis tous ces bruits se turent et un grand silence régna sur la camp des prostituées, sur Figuig endormie dans l'ombre humide de ses palmeraies où sommeillent les grands étangs bleuâtres.

Le jour se leva rose et lilas sur la vallée aux lignes harmonieuses. Le sommet dentelé des hautes montagnes abruptes s'alluma de lueurs rouges et des reflets métalliques glissèrent sur le velours bleu des jardins.

Les Ksours fauves flambèrent tout en or dans la joie du matin.

Des hommes au visage singulier et grave, vêtus de djellabas en drap bleu marine et armés de fusils sortirent des murs d'Oudark'ir. À leur tête marchait un grand Marocain mince, en djellaba blanche, coiffé d'une chéchia rouge pliée par le milieu sur d'étranges boucles de cheveux grisonnants. Son visage pâle était laid et son regard fuyant.

Les Amourias bondirent, prenant leurs fusils. L'officier du Makhzen du Pacha s'avança : « La paix soit avec vous ! Qui êtes-vous et pourquoi êtes-vous ici ? – Nous sommes des Amourias et nous venons du Nord pour demander l'*amam* et l'hospitalité aux gens de Figuig. »

Le Pacha s'était engagé à ne pas recevoir de dissidents et de pillards : « Allez-vous-en ! »

La tête courbée, le regard farouche, les Amourias écoutaient ; ils n'étaient que dix ; si la poudre partait, c'était la mort.

Alors, sans un mot, ils ramassèrent leurs loques terreuses et ils s'en allèrent dans la vallée, vers l'ouest, pour d'autres pillages.

Les femmes et les Mokhazen du pacha les suivirent des yeux comme ils s'éloignaient dans la clarté rose du jour qui se levait tranquille et souriant.

Beni-Ounif, NOVEMBRE 1903.

---

*Le Djich,*

récit d'Isabelle Eberhardt (1877-1904),

a été écrit en novembre 1903,

à Beni-Ounif, en Algérie.

ISBN : 978-2-89854-475-0

© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2024

– 2 476<sup>e</sup> lecturIEL –

Lecturiels

www.lecturiels.org